

L'heure est douce souviens-toi des trains
dans le soir où vibraient les roses
des oiseaux venus d'ailleurs
sur des terrasses riches et bonnes et désertées
des oiseaux descendus

dans les lenteurs du crépuscule

Tu ne peux plus marcher
sans les béquilles du ciel.
Gorges de tourterelles,
ton chemin tracera
le droit fil de la lumière
l'épure silencieuse où resplendissent
les orangers de la mémoire.

(...)

J'ai beaucoup voyagé à ton insu.
De riches étendues ont livré des moitiés de secrets
à ces rives anéanties
assez
pour que nous remontions des rives du Léthé
conscients encore

décapés d'opéras souterrains et insensés
d'opéras rouges et sauvages.

J'ai vu des villes superbes et des gens étranges

Ils ne savaient plus contempler les oiseaux
ni respirer l'air parfumé du soir
ni rendre à la Terre l'hommage
qui lui est dû

Ils marchaient sans vie ni sens ni amour rien
un grand rien flottant sur leur mémoire
Ils avaient oublié les lents échafaudages
de la douceur et des nuits passagères
quand ils flottaient autrefois très haut
dans l'air bleu des forêts
sur les pentes des vignes
et parmi les plantations blanches des théiers

(...)

Ainsi coulaient les jours ils défilaient
sans qu'aucune attente fût perçue jamais
- l'inaltérable des jours
leur métal jauni dans la poussière -
sans que jamais l'exigence se manifestât
d'un monde surgi de la flamme
et du vertige.

Les jours brouillés de la pluie s'enfuyaient
rengainant dans leur sein pâle des filaments obscurs :
c'étaient des blessures sans port, mal refermées,
sans possible asile dans le temps.

Il arrivait ici et là qu'une maison perdue dans les feuilles
signalât soudain ses balcons euphoriques
peuplés de blancheurs floues
que des colombes, parfois, colonisaient
sous les fleurs...

(...)

J'ai longtemps marché vers le Nord
buvant au passage l'or des champs
me baignant nue sous la lune
broutant la solitude
et l'amertume qui guérit

C'étaient de grandes falaises éteintes
où surnageait parfois une Vierge en prière
ou encore l'effluve dorée du couchant
ou des matins de givre sur les lèvres bleues
de l'aube endormie

Les horloges n'avaient plus d'aiguilles je
courais alors dans un film en noir et blanc
avec des brillances dures
des noirs aveuglants
de flamboyants blancs de céruse

Des voix anciennes m'interpellaient
dans l'abandon précoce des matrices
je n'étais que le souffle du vent
le ressac des marées
une rose ici et là...

(...)

Liquide bleu des jours où se consumait la peine
quelles demeures de forêts en moi
quelle station pâle
où sanglotait l'or neuf des syllabes
quel rythme lent de vigiles inattentifs ?

Les grandes trames océanes

**couraient encore dans les jardins
des implosions de cerisiers
faisant au loin reflleurir leur écume
O bien-aimé !**

**Une fièvre peupla tout ce bleu
une grande fibre blanche
avec des soubresauts de bête blessée**

**Les graines alors plongèrent
dans l'infinésimal**

**la joie délirante
d'une marée d'herbes !**

**Silvaine Arabo, extraits de
Le Bien-Aimé fleurit toujours sous les tonnelles
sections *L'Absent* et *Psalmodie pour l'absent***

**© Editions Alcyone
*All rights reserved***